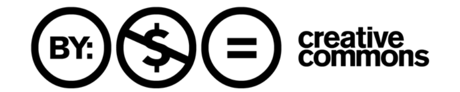


Bulletin de l'Association
Guillaume Budé

Alchimie occidentale et alchimie chinoise

Henry Soulard



Alchimie occidentale et alchimie chinoise

Analogies et contrastes

> Dès que l'on ne travaille pas dans un sillon ouvert depuis longtemps et qu'on quitte les sentiers battus pour aborder l'inexploré, que l'on veuille ou non être un solitaire ne change rien, on est chassé au loin par une force centrifuge inversement proportionnelle à la force d'attraction des groupes déjà constitués.
>
> (Michel CARROUGES, *Les grands-pères prodiges.*)

Lorsqu'on parle d'alchimie se manifestent chez les hommes des sentiments et jugements fort divers. Indifférence, moquerie, mépris, hostilité ; mais aussi curiosité, soit pour l'aspect merveilleux de ce royaume, soit pour son intérêt véritable. Cet intérêt est presque toujours nié, voué aux puissances démoniaques. Alors qu'en réalité il ne doit être voué qu'à l'éternel désir de puissance des hommes depuis qu'ils existent. C'est un fait humain, venu du fond des âges et qui subsiste encore de nos jours modernes, comme une aventure sans fin dont Jung a parfaitement discerné le caractère d'archétype.

Il serait outrecuidant de vouloir traiter, en une causerie qui ne veut pas être autre chose qu'une aimable rencontre, l'histoire de l'alchimie et de ses multiples développements. Ni de donner un cours d'alchimie ; simplement, tenter de donner quelques aperçus sur la simultanéité dans le temps et les analogies dans la matière, des alchimies occidentales, Égypte, Grèce, Europe, et extrême-orientales, Inde, Chine, en évoquant le lien probable entre les deux, l'alchimie islamique.

Nous commencerons par ces rivages méditerranéens, creuset où a bouillonné la pensée, pour donner des métaux purs, des métaux moins affinés, et d'innombrables scories rarement dépourvues de quelques cristaux de vérité. Campbell Thompson a affirmé qu'une tablette assyrienne, sept siècles avant le Christ, portait référence à la fabrication de l'argent. Mais, d'une façon générale et plus sûre, on peut penser que l'alchimie occidentale est née en Égypte. Les écrits de Zozime l'établissent de façon formelle. La pratique de l'alchimie était commandée,

supervisée par les rois et les prêtres (il en sera d'ailleurs presque toujours ainsi). D'autant plus que le but de la recherche était l'or, ce dieu parmi les dieux, ce roi parmi les rois. Un centre de recherches se tenait dans le temple du dieu Ptah, à Memphis, qui était « Maître des fondeurs d'or et des orfèvres », et dont les prêtres portaient le titre de « Grand Artisan du marteau » ou « Porteur du secret des orfèvres ». Zozime décrit un fourneau alchimique. En 1889, Berthelot, dans son *Introduction à l'étude de la chimie des Anciens et du Moyen Age*, présente une traduction des chapitres alchimiques du Papyrus de Leyde, qui semble avoir été écrit vers la fin du IIIe siècle avant le Christ. Ce document, aussi bien que le papyrus de Stockholm, donne des centaines de recettes pour la préparation et la falsification de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Des recettes indiquent des alliages tendancieux de cuivre, de cadmia (scories du traitement du cuivre) avec l'or. L'une d'elles est typique :

« Pour donner aux objets en cuivre l'apparence de l'or, de façon à ce que le toucher, ni la pierre de touche ne permettent de le découvrir, et utile pour faire une jolie bague. Broyer de l'or et du plomb en une poussière semblable à la farine, deux parties de plomb pour une d'or ; mélanger avec de la résine ; enduire la bague de cette mixture et chauffer ; répéter plusieurs fois jusqu'à ce que l'objet ait la couleur désirée. »

La chaleur oxydait le plomb qui s'éliminait en litharge et disparaissait : on obtenait une bague plaquée or. Le procédé au mercure était aussi employé ; il s'agissait en fait de donner à des objets l'apparence extérieure de l'or, ce qui n'est pas en soi un travail de faussaire, mais qui peut très facilement le devenir.

A titre de curiosité, je citerai un extrait d'un auteur allemand, pris dans un ouvrage sur l'Amérique précolombienne et concernant le travail de l'or :

« Divers procédés de dorure furent employés ; ainsi la « mise en couleurs », qui consistait à plonger l'alliage d'or et de cuivre dans un bain de sucs végétaux dont les acides faisaient affleurer à la surface une pellicule dorée. »

Les véritables documents alchimiques anciens dont on ait connaissance sont grecs, se situent vers l'an 200 environ et commentent essentiellement les travaux de personnages plus anciens, mythiques ou réels, Isis et Jamblique, Hermès et Moïse, Démocrite et Cléopâtre. En l'an 300, Zozime de Panapolis écrit une encyclopédie de l'alchimie. Il s'agissait toujours de faire de l'or ou un métal qui en avait l'apparence. Peut-être ces chercheurs n'avaient-ils pas le sentiment d'être des faussaires? Peut-être croyaient-ils au pouvoir magique de l'or, qui, mélangé à d'autres matières, transformait le tout en métal précieux? Cette recherche, même si elle est vaine, même

si elle est œuvre de faussaires, est génératrice d'invention, de progrès technique. Zozime décrit l'alambic de Marie la Juive, le tribikos ; la distillation du mercure s'opère. Les alchimistes grecs possédaient des fourneaux, des lampes, des bains de cendres, le bain-marie, des fourneaux à réverbère, des creusets, etc. En même temps apparaît cette symbolique alchimique, qui a fait et fera toujours le désespoir des adeptes et des profanes, qui sera toujours une plaisanterie ridicule pour ceux qui refusent tout ésotérisme, tout hermétisme... Berthelot, que nous citerons encore dans ses beaux travaux sur les anciens alchimistes grecs, était certainement animé d'un autre esprit. Des dessins symboliques figurent, auprès d'un alambic, dans le *Dialogue de Cléopâtre avec les philosophes* ; les *Visions* de Zozime sont déjà des écrits hermétiques :

« Me rendormant, je vis le quatrième degré et je montais, et j'aperçus, venant de l'Est, celui qui porte un glaive. Et un autre derrière lui, portant un objet rond et blanc, brillant et admirable à voir, dont le nom était le méridien du soleil (l'or ou le cinabre). Et comme je m'approchais du lieu des supplices, celui qui portait le glaive me dit : « Coupe sa tête « et partage sa chair et ses muscles, pour que cette chair puisse « être cuite selon la règle et qu'il subisse ainsi son supplice. » Je m'éveillais et je compris que ces choses concernent l'art de la fonte des métaux. »

Nous avons à peine dépassé la naissance et, dès la prime enfance alchimique, nous voyons se dessiner ses éléments fondamentaux qui — pendant des siècles — seront invariables. La recherche de l'or, avide et persévérante, le secret de la recherche, couvert par les symboles et la terminologie ; et, presque toujours, la présence des rois et des prêtres, qui protègent les travaux, les pratiquent et en attendent une réussite favorable à leur richesse et à leur puissance, qui sont une seule et même chose temporelle. L'alchimie spirituelle n'est pas encore née, et personne encore ne semble penser, en ce cercle méditerranéen, à traiter l'or en manière d'élixir de longue vie.

Faut-il s'étonner que l'Inde et la Chine aient voulu, par l'alchimie, découvrir le liquide, la matière assurant l'immortalité, ou une certaine immortalité? Comme le désir de l'or, l'homme possède le désir d'immortalité. C'est un sentiment dont les manifestations vont du sublime au burlesque, de la plus haute spiritualité aux actes matériels les plus élémentaires. L'homme sait qu'il est un chef-d'œuvre, ou du moins il s'en persuade. Il pressent qu'il a en lui une âme, une lumière intérieure. Il ne peut imaginer qu'une obscurité éternelle le dévore. Il veut une vie dans l'au-delà et veut avant prolonger sa vie terrestre ; il a raison, sans aucun doute. Alors, il tente tous les moyens, avec l'aide de Dieu, de la médecine, parfois

du diable, et jadis de l'alchimie telle qu'elle était. Il est arrivé que ces puissances aient été simultanément utilisées.

Pour illustrer l'universalité des philtres d'immortalité, j'évoquerai ces boissons divines, Anrita des Hindous, Haoma mazdéen, Soma védique, ambroisie grecque. La doctrine hébraïque parle d'une « rosée de lumière », par laquelle s'opère la résurrection des morts, et d'une « effusion de rosée », qui représente l'influence céleste se communiquant à tous les mondes. Ceci rappelle les symbolismes alchimique et rosicrucien de la « Rosée de Mai ».

Dans l'épopée de Gilgamesh, assyro-babylonienne, le serpent est parvenu à entrer en possession de la plante de vie ; Gilgamesh veut la découvrir ; il l'atteindra dans le monde de l'au-delà ; revenant sur terre, il la dépose auprès d'une fontaine où il se baigne ; sortant de l'eau, il ne retrouve plus la plante, mais un serpent recouvert d'écailles neuves. Dans les contes orientaux se trouve le motif de la plante apportée par le serpent, plante dont le suc protège contre tous les maux, la vieillesse et la mort. Pensons un instant au caducée... Le serpent assure cette fonction de gardien de la plante merveilleuse, ou de l'arbre de jouvence. Dans un roman du XII[e] siècle, de Gaufray, c'est un griffon qui doit trouver au paradis la plante qui ressuscitera ses petits tués par un chevalier. Dans la légende du prêtre Jean, dans celle d'Ogier le Danois, un aspic redoutable défend l'arbre d'où s'écoule le baume de jouvence. Le symbolisme biblique, l'arbre de vie du paradis terrestre, qui donne l'immortalité par son fruit, figure souvent dans les sculptures romanes, gardé par un dragon, et parfois par un cerf. Au château de Montsalvage, dans le Perceval de Wolfram von Eschenbach, est une pierre précieuse, qui brûle le phénix et le fait renaître de ses cendres, plus beau que jamais ; mis en présence de la pierre, un homme malade se guérit ; qui la voit cesse de vieillir ; elle porte le nom de Graal. Nombreux sont ceux qui la recherchent. Nous trouverons plus facilement la plante des collines de Provence qui, selon un traité de médecine populaire édité vers 1910, fait vivre cent sept ans, ce qui est déjà fort remarquable.

Il y a donc un aspect végétal de l'alchimie qui poursuit la découverte de l'élixir de longue vie. La Chine, où il nous faut enfin arriver, lui donnera une large part.

Il est remarquable de constater qu'à une période antérieure de deux ou trois siècles aux premiers écrits grecs existent en Chine des croyances et des procédés que l'on doit appeler alchimiques. Il faut dire aussi qu'aucune évidence n'est connue, permettant d'établir que l'alchimie chinoise dérive de l'alchimie occidentale, ou inversement. Dans l'état actuel des connaissances, nous pouvons admettre que l'alchimie chinoise à ses débuts présente un remarquable parallélisme avec l'alchimie occidentale, mais ne lui est reliée par aucun contact

connu. Alors que sa dérivation de l'alchimie hindoue semble parfaitement évidente. L'idée d'un élixir d'immortalité figure dans les *Védas* (1.000 ans avant J.-C.). Et l'alchimie chinoise naissante, beaucoup plus que l'or, voudra réaliser cette liqueur de jouvence. Mais la recherche de l'or n'était pas absente, puisqu'en 175 avant J.-C. un empereur en interdit la contrefaçon. Et lorsque l'empereur, en 60 avant J.-C., convoqua un alchimiste à la cour impériale, ce ne fut pas dans l'intention d'augmenter son trésor, mais pour lui préparer de l'or alchimique destiné à prolonger sa vie. L'opération échoua et l'alchimiste fut disgracié.

Des légendes charmantes content les aventures des premiers alchimistes chinois. Ainsi Po-Yang, qui vivait dans le Kiang-Su en l'an 120, se retira dans les montagnes pour préparer des médecines efficaces ; il emmenait avec lui trois disciples dont deux avaient une foi douteuse. Po-Yang avait aussi emmené avec lui un chien blanc ; la médecine préparée, il voulut l'essayer et éprouver en même temps la foi de ses disciples ; il savait que, si la composition n'avait pas été justement préparée, elle contiendrait une proportion de poison qui causerait une mort apparente, et temporaire. Il dit à ses disciples : « La médecine d'or est faite, mais il faut d'abord l'essayer sur le chien ; s'il ne lui arrive rien, nous en prendrons ; si le chien meurt, nous nous abstiendrons. » Le chien prend la médecine et tombe raide. Po-Yang est navré : « La médecine est manquée ; le chien est mort ; nous n'avons pas atteint la divine lumière ; si nous en prenons nous mourrons aussi. Que faire? » Les disciples lui demandèrent : « Maître, en prendriez-vous? » Po-Yang répondit : « J'ai abandonné les chemins du monde et oublié ma maison pour venir ici ; je serai honteux d'y retourner, si je ne peux devenir immortel. Vivre sans prendre la médecine ne vaut pas mieux que mourir par elle. Donc je la prends. » Il l'avale et tombe instantanément.

Le disciple qui croyait en lui, voyant cela, s'écrie : « Notre maître n'était pas un homme ordinaire. Il a pris la médecine et il en est mort ; il a donc fait cela dans une intention déterminée. » Il l'avale à son tour et tombe. Les deux sceptiques décidèrent alors de s'enfuir, pensant qu'il était préférable de vivre quelques décades de plus, plutôt que de risquer une mort aussi rapide. Ils descendirent la montagne, ayant tout de même l'intention de faire enterrer décemment leur maître et leur compagnon.

Mais le maître, le compagnon fidèle et le chien blanc revinrent à eux ; ils étaient sur le chemin de l'immortalité. Rencontrant un bûcheron, le maître envoya une lettre aux deux déserteurs pour leur annoncer son succès. Les deux déserteurs furent navrés des conséquences de leur peu de foi.

L'or, en Chine, est donc un métal précieux parce qu'il assure l'immortalité, ou au moins la longévité. Il faut donc le

préparer et invoquer en même temps les dieux, obtenir l'aide d'entités spirituelles. La déesse du fourneau alchimique était une belle femme, âgée, habillée de vêtements rouges, les cheveux noués au sommet de la tête. Les fourneaux eux-mêmes devinrent des juges, par le simple fait qu'une opération sacrée s'accomplissait en eux ; ils pouvaient reconnaître la vertu, et la plus grande peine infligée à un condamné était de le faire bouillir dans cette sorte de fourneau.

« L'or, c'est l'immortalité », dit un adage védique ; en Chine, les opérations alchimiques sont toujours en rapport avec la délivrance du temps. Trois opérations sont solidaires : la préparation de l'or, l'obtention de la drogue d'immortalité, l'évocation des immortels. L'alchimiste doit jeûner cent jours, se purifier avec des parfums, vivre dans la solitude. C'est donc une ascèse pour lui ; c'est aussi une ascèse pour ceux qui prendront la drogue. Bien des quêtes spirituelles ont été motivées, guidées par la quête de l'élixir, par le désir de découverte des îles lointaines où vivaient les immortels. Est-ce si loin de la quête du Graal?

Ainsi naît l'alchimie spirituelle ; Massignon écrit ceci : « L'affinité s'imposait à priori entre ces deux drames légendaires de l'expérience humaine, celui de la science et celui de la mystique ; entre l'alchimiste en quête d'un élixir, eau de jouvence, agent de transmutation universelle, et l'ascète en quête d'un esprit, ministre de sanctification ».

Nous sommes allés très loin et très haut ; souvenons-nous de l'aspect végétal de l'alchimie, et revenons aux jardins, aux champs, aux collines, où sont les plantes aux vertus magnifiques.

Voici, prises dans un traité de médecine chinoise et végétale, quelques plantes et recettes de longue vie :

Alisma plantago (plantain d'eau). — Si l'on en prend pendant une longue période, la vue et l'ouïe s'affinent, la faim n'est plus ressentie, la vie est prolongée, le corps devient léger, le visage rayonnant, et on peut marcher sur les eaux.

Atractylis. — Entre dans la composition de divers élixirs de félicité, longévité, virilité. — C'est une aristoloche.

Panax gin-seng, Jen-shen ou *Shen-tsao.* — La médecine par excellence, celle du « dernier ressort » lorsque toutes les autres ont échoué ; réservée à l'empereur et à sa maison, et accordée par faveur impériale aux hauts dignitaires utiles, lorsqu'ils étaient malades et qu'un traitement ordinaire ne pouvait les guérir, leur vie étant en danger aussi bien que leur utilité.

Le nom chinois *Jen-shen* provient d'une ressemblance plus ou moins imaginée de la racine avec une forme humaine et à certaines influences astrales que l'on dit provenir de la constellation d'Orion.

On dit que sous le règne de Wenti, de la dynastie Sui (581-601 avant J.-C.) à Shang Tang dans le Shensi, derrière la maison

d'une certaine personne, on entendait chaque nuit une voix d'homme, une voix implorante. Des recherches furent faites, et à quelque distance on trouva un fort beau plant de *gin-seng*. En creusant le sol à une profondeur de cinq pieds, on déterra la racine ; elle avait la forme d'un homme, avec quatre extrémités parfaites et complètes ; et c'était cela qui appelait la nuit, avec une voix humaine ; on l'appela alors *T'u-shing*, Esprit de la Terre.

Le meilleur *gin-seng* vient de Mandchourie ; ensuite de Corée. Le premier est réservé à l'usage impérial et coûtait alors deux cent cinquante fois son poids en argent.

La racine est récoltée au printemps et à l'automne. On dit que, pour trouver la véritable plante, deux personnes se promènent ensemble, l'une ayant dans sa bouche un morceau de *gin-seng*, et l'autre rien. Après avoir parcouru deux ou trois kilomètres, si celui qui a le *gin-seng* dans sa bouche n'est pas fatigué, alors que l'autre est las, la plante est alors la vraie. Des histoires fabuleuses disent que l'on a découvert des endroits où le *Cin-seng* poussait de façon extraordinaire, en étant guidé par des étoiles, par des voix et d'autres phénomènes magiques.

Les Chinois affirmaient que le *gin-Seng* apaisait les « esprits malfaisants », élevait l'âme, éloignait la peur, chassait les mauvaises effluves, dilatait le cœur, élargissait la compréhension, rendait les yeux brillants et — pris pendant un temps suffisant — revigorait le corps et prolongeait la vie.

Les pilules de l'abricot d'or (vieille formule des alchimistes). — Composée avec l'amande de noyaux d'abricots ; un long processus de préparation ; choisir durant l'hiver un abricotier entouré d'influences bénéfiques, selon les règles de la géomancie et la combinaison des éléments, eau, feu, terre et le gel ; récolter les noyaux, surtout ceux qui ont une amande double, employer pour les traiter de l'eau coulant vers le Sud ; une fermentation, une décoction, et mélanger avec de la pulpe de dattes.

La légende raconte que Hsia-Chi prit ces pilules et atteint l'âge de sept cents ans, puis devint immortel.

Les hommes ne croient pas cela, mais leur incroyance est due à leur refus de purifier leurs cœurs.

Les pilules des quatre précieux grands esprits. — Haricots sauvages bouillis dans l'eau des bains d'un bain public ; *astragalus* cuit dans du lait de femme ; *cryptotaenia* passé à l'alcool et *rosa loevigate* confit dans de l'urine d'enfant.

On dit que ces pilules sont toniques, et elles doivent le prouver à celui qui pourra les avaler.

Polygonatum canaleculatum. — *Huang-ching.* — Pousse dans les montagnes ; sa feuille, ressemblant à celle du bambou, fait qu'on l'appelle parfois « bambou des lièvres » ou « bambou des daims ». Racine, fleurs, feuilles, fruits sont comestibles. En médecine, la racine est administrée en poudre ou mélangée au vin.

Les Taoïstes tenaient cette plante en haute estime et l'appelaient la « Nourriture des Immortels ». La légende suivante dit ceci :

L'empereur Huang-Ti demande un jour à l'un de ses conseillers s'il connaissait une plante qui, si on la mangeait, donnerait l'immortalité. Le conseiller répondit que la plante du grand principe mâle, le soleil, pouvait prolonger la vie.

C'était le *huang-ching*. D'autre part, la plante du grand principe femelle, la lune, faisait mourir dès qu'on la mettait dans sa bouche ; c'est la plante *rhus*, qui — malheureusement — ressemble beaucoup à l'autre... au point qu'on les confond parfois lors de la récolte. L'effet est naturellement désastreux.

Le Polygonum multiflorum. — Ses racines, vieilles, ont des propriétés mystérieuses. A cinquante ans, elles sont grosses comme le poing et sont nommées « l'esclave de la montagne ». Prises pendant un an, elles préservent la couleur des cheveux et de la moustache.

A cent ans, grosses comme un bol, nommées « frères de la colline » ; prises pendant un an, assurent une contenance joyeuse et un visage rubicond.

A cent cinquante ans, larges comme une cuvette, appelées « l'oncle de la colline », prises pendant un an, font tomber les vieilles dents et pousser de nouvelles.

A deux cents ans, grosses comme un panier, « le père de la colline », prises pendant un an, rendent la jeunesse et font courir comme un cheval.

A trois cents ans, grosses comme trois paniers, « l'esprit de la montagne », sont une pure substance éthérée et, prises pendant quelque temps, assurent l'immortalité sur terre.

Si une divergence existe entre les buts poursuivis par l'Orient et l'Occident, les études de Berthelot sur les Lapidaires chinois, qui complètent celles de François de Mély, nous montrent une série d'analogies dans la nature et les vertus réelles ou supposées des matières traitées. Nous avons :

CHINE	ÉGYPTE — GRÈCE
La pierre est la racine du principe *KI* et l'or de la terre. La partie bonne du *KI* devient de l'or et du jade. La partie mauvaise du *KI* devient de l'arsenic. Le *KI* sous forme solide forme le plomb bleu visqueux à l'état de transformation, alun ou mercure.	La matière première de Platon, l'exhalaison d'Aristote, sèche ou humide, elle produit le plomb et les métaux.
CHINE — feu, eau, métaux, terre, bois par union du YIN et du YANG — terre et du soleil —	Alchimistes gréco-égyptiens ; axiome d'Hermès : par le mâle et la femelle, l'œuvre est accomplie.
Le plomb est l'aïeul des cinq métaux : or, argent, cuivre, plomb, étain zinc, fer.	Cette théorie a précédé en Égypte celle du mercure des philosophes.
Le mercure âme des métaux. On retire des minéraux, des animaux, des végétaux (pourpier, nénuphar, pin et résine) un argent fluide, qui n'est pas Hg	Doctrine alchimique de Geber : « le mercure végétal ». Doctrine alchimique d'Avicenne.

vulgaire, mais la semence d'argent, qui sert à la transmutation.	
Ce mercure confondu avec liqueur d'immortalité. L'or peut être tiré du mercure.	Alchimistes d'Occident.
Les vapeurs du YANG rouge (réalgar).	Les exhalaisons d'Aristote.
Les vapeurs du YANG vert (orpiment).	
Transformation dans la terre de la pierre en métal.	Les exhalaisons d'Avicenne.
Le cinabre CHEN-CHA, extraction du mercure, du pourpier.	
Les pierres qui changent le fer en cuivre (coloration, teinture), malachite, vitriol bleu.	Alchimie occidentale.
Influence préservatrice	Occident.
Urine d'enfant, Ingredient	Alchimistes grecs.
Corail = Jupiter	Idem.
Talc = mère ou salive des nuages-vapeur de l'étoile polaire.	Écume lunaire des Grecs.

Le temps passe. Les princes d'Occident protègent et entretiennent les alchimistes : Alphonse X de Castille, Henri IV et Henri VI d'Angleterre, Édouard IV, la reine Élisabeth, Marie de Médicis ; tous furent royalement escroqués. Charles IX eut plus de chance : ayant avancé 120.000 livres au sieur de Pézerolles pour faire des travaux de transmutation, celui-ci s'enfuit un peu trop vite avec le magot ; il fut rattrapé, jugé et pendu. L'aumônier de Louis XIII, le cordelier Gabriel de Castaigne, était alchimiste.

Quelques fortunes d'origine alchimique sont pourtant citées : l'empereur Rodolphe, qui s'entourait d'une cour d'hermétistes et protégeait ses alchimistes de Prague ; l'électeur Auguste ; le roi Charles V de France ; des princes allemands ; Gustave-Adolphe de Suède et Charles XII, qui fit appel au général Paykill, alchimiste renommé. Est-ce vrai, est-ce faux? Faut-il penser que la tradition de la fausse monnaie royale était fort ancienne et que de l'or miraculeux apparaissait souvent en période de disette monétaire?

Beaucoup d'alchimistes étaient malchanceux. S'ils avaient réussi, ils en auraient tiré gloire et honneur. S'ils échouaient, il n'y avait pas de pardon, car l'espérance de l'or, déçue, rendait féroces les princes. Le duc de Brunswick, en 1575, fait brûler dans une cage de fer dorée une femme alchimiste.

A Munich, en 1595, un Grec est supplicié à minuit sur une place publique ; ses deux chiens noirs sont jugés et tués à coups d'arquebuse. En Angleterre, Alexandre Sethon est torturé, battu, brûlé au plomb, déchiré à coups d'aiguilles et de tenailles rougies au feu. L'échec entraînait presque toujours une accusation de sorcellerie ; la réussite était d'essence divine.

Que se passe-t-il en Chine? La recherche de l'élixir de longue vie se poursuit ; l'alchimie est florissante, aux VIIIe et IXe siècles, à partir des contacts avec l'empire arabe.

Mais tout n'est pas réussite. Quatre empereurs de la dynastie des Tang, au IXe siècle, meurent empoisonnés, après avoir pris un breuvage d'immortalité composé avec des produits mercuriels. Au XIIe siècle, dynastie des Song, l'alchimie est enseignée officiellement. A la fin du XIVe siècle, les taoïstes offrent à l'empereur Houng-Wou, fondateur de la dynastie des Ming, la recette de l'élixir ; comme elle n'était destinée qu'à lui seul, il la refuse, disant que le seul secret d'immortalité était de pratiquer la vertu, de faire du bien aux hommes et de remplir tous ses devoirs. Cet empereur était de haute moralité ; il était aussi prudent.

La philosophie, ou la religion taoïste a joué un rôle important dans l'alchimie chinoise, depuis le IIIe siècle avant J.-C. Les rites et cérémonies de cette époque sont peu connus. Mais il convient de rappeler que, dès le IIe siècle, Tchang-Kio prédit l'événement de la Grande-Paix Tai-Ping, paradis sur terre, le Ciel jaune gouvernant le monde à la place du Ciel azuré. Paradis du ciel jaune, fin du ciel azuré.

Lorsque, dans l'étude des travaux d'Henri Maspéro, j'ai découvert cette prédiction taoïste qui prend en ces jours un visage précis, j'ai admis que — si l'immortalité est hors de la portée des hommes — elle appartient sûrement à certains courants de pensée.

L'immortalité, pour les taoïstes, est le résultat d'une extraordinaire ascèse spirituelle et corporelle ; il faut entrer en contact avec le principe premier ; uni au Tao éternel, on participe alors à son immortalité. Pour le plus grand nombre, il s'agissait seulement de préserver, prolonger la vie, éviter la mort. Nourrir le corps, pour qu'il dure éternellement.

Nourrir le corps, nourrir le principe vital ; d'où les recettes, les formules, la diététique, les procédés respiratoires, la doctrine des souffles, l'alchimie. Lorsqu'on absorbe le cinabre parfaitement pur, les os deviennent d'or, la chair de jade, et le corps est incorruptible. En même temps, nourrir l'esprit par la méditation et la vision intérieure. « Ce qui ne veut pas dire que l'adepte vit indéfiniment dans sa maison parmi les siens, sans être atteint par la mort ; on sait trop que cette immortalité n'existe pas ; l'immortel ne peut vivre longtemps parmi les hommes ordinaires ; son corps est léger, il ne fait pas d'ombre, il peut voler sur les nuages ; il souffrirait sur

terre des effluves impures exhalées par les hommes ordinaires. Alors il part vers le royaume des Immortels ; et, pour ne pas troubler le monde, il fait semblant de mourir et laisse derrière lui un sabre ou un bâton auquel il a donné toutes les apparences d'un cadavre que les siens pleurent et enterrent » (H. Maspero).

Cette étrange doctrine de la « dissolution du cadavre et de l'épée » serait la dissolution du corps humain par voie alchimique et sa reconstitution ou sa résurrection sous une forme extrêmement épurée, visible ou invisible. L'épée est le symbole du rayon lumineux qui peut désintégrer et ressusciter toute chose. Nous arrivons au summum de la réalisation alchimique, à une sublimation du corps et de l'esprit, disons de l'âme, qui retournent à la lumière éternelle.

Dans l'histoire de la pensée et de la littérature occidentales, les récits, les légendes, les réalisations d'immortalité sont nombreuses. Immortalité physique, jeunesse éternelle ; il ne faut pas toujours leur donner une interprétation littérale. Légende de Faust, légende du Juif errant, légende du Hollandais volant.

Les plus célèbres alchimistes, selon la tradition, auraient réussi à obtenir l'élixir de longue vie : Nicolas Flamel, le comte de Saint-Germain, Cagliostro. Les écrivains ont exploité le thème : Balzac (*Le centenaire, Maxime de Beringheld*), Farrère (*La maison des hommes vivants*), Bulwer Lytton (*Zanoni*), R. Haggard (*She*), J. Hilton (*Lost Horizon*). Il est amusant de noter qu'une même légende s'attache à Descartes, mort en 1650, père du rationalisme, qui, ayant réussi à fabriquer l'élixir, aurait ensuite vécu comme ermite en Laponie... Le rituel de la maçonnerie égyptienne, de Cagliostro, annoté par le Dr Marc Haven, décrit le processus du traitement, qui dure quarante jours ; c'est une curieuse lecture. Farrère accorde au comte de Saint-Germain l'usage de la captation du fluide vital d'êtres jeunes, qui prolonge indéfiniment la vie de l'adepte ; l'Antinéa de Pierre Benoit conserve sa jeunesse aux dépens de la vie même de ses amants successifs. Ce sont des légendes. En fait, personne n'est oublié par le temps ; et la médecine classique, rassurante et sage, maintient l'homme dans les délais normaux de la vie, de mieux en mieux ; elle ne garantit pas la jeunesse éternelle sans doute. Mais est-ce tellement désirable ?

Si les alchimies occidentale et chinoise ont adopté, dans leurs premiers siècles, des voies différentes, elles se sont rencontrées — avec l'alchimie arabe qui les a mises en contact — dans l'aventure commune de l'ascèse spirituelle. L'or n'était plus recherché pour la richesse qu'il représente ; l'immortalité, ou la vie prolongée, n'était plus le but immédiat ou à une échéance plus ou moins longue. La transmutation était celle de l'esprit, le dépouillement du vieil homme, la dissolution

« solve », suivie de « coagula » la renaissance. Expérience personnelle, incommunicable, dont on ne peut avoir ni confirmation ni preuve. Par définition, l'hermétiste, l'initié, est un être occulte, dont la vie n'est ni visible ni pénétrable ; « on peut être son ami, son compagnon, son amante ; on peut posséder tout son cœur, toute sa confiance. Pourtant il restera un autre, au delà de celui qu'on connaît. Pour connaître cet autre, il faut pénétrer dans son royaume. Car, en général, les hommes désirent que l'on sache ce qu'ils sont ; que, lorsqu'ils agissent, on l'apprenne, et qu'on applaudisse. L'hermétiste suit une voie toute différente ; il ignore l'auto-affirmation, le personnalisme ». Il est libéré, ou tend à se libérer, d'une certaine mesure humaine ; tout en vivant avec les hommes, de la façon la plus naturelle.

La tradition des fils d'Hermes continue...

Et, en Chine, le rêve de la victoire du ciel jaune sur le ciel azuré se poursuit, mais l'action est sortie du rêve.

Cagliostro, durant son séjour en Russie, dut affronter l'attitude de Catherine II, qui — animée par l'esprit rationnel des encyclopédistes — détestait la maçonnerie, l'alchimisme, les alchimistes ; leurs théories risquaient de troubler son pouvoir absolu. Si des réformes devaient être faites, elle seule pouvait les prévoir et les ordonner.

Elle écrivit en français trois pièces de théâtre : *Le trompeur, La trompée*, où Cagliostro est baptisé du nom de Kalifalkgerston, et *Le chaman de Sibérie*, où il devient le chaman Amban-Laï.

Catherine II écrivit également un pamphlet antimaçonnique : *Le secret de la société « Antiabsurde » dévoilé par quelqu'un qui n'en est pas.*

Les pièces ont été jouées à Moscou, à Hambourg, avec un certain succès.

En Occident, nous connaissons le succès, l'intérêt de curiosité, et parfois mieux encore, des ouvrages, des revues traitant d'alchimie, des réimpressions des vieux textes et de leurs gravures symboliques. Les noms de Canseliet, Fulcanelli, Claude d'Yge sont connus, aussi bien que les classiques études de Maspero, Mircea Éliade, Serge Hutin, plus dirigées vers l'ésotérisme. En Angleterre, la très sérieuse revue *Ambix* ; des groupes, des sociétés, des chercheurs solitaires, à Nice, Paris dans l'île Saint-Louis, dans le Var, s'intéressent aux documents, font des communications, et certains écrivent d'excellents ouvrages. En Inde, au Maroc s'étudient encore des transmutations. Au Vénézuela, le frère de l'un de mes amis poursuit des années la fabrication de l'or alchimique. Alors que la recherche de l'or ordinaire, dans la vie présente, offre tant de combinaisons financières possibles, qui ont aussi leur ésotérisme, et aucun de leur mille échelons n'assure une élévation de l'âme ou de l'esprit vers

cette claire lumière dont rêvent les hermétistes. Mais c'est très bien ainsi...

La Provence a sa place dans le royaume alchimique. Arnaud de Villeneuve, dont l'origine est provençale ou espagnole, suivant les historiens (qui ont chacun les meilleures preuves pour justifier leurs dires) en est la plus grande figure. Jung, dont j'ai cité au début de cette causerie les importants travaux sur *La psychologie et l'alchimie*, a sculpté lui-même, au portail de sa maison de Bollingen, cette strophe latine d'Arnaud de Villeneuve, dont voici la traduction :

> Voici la pierre, d'humble apparence.
> En ce qui concerne sa valeur, elle est bon marché,
> Les imbéciles la dédaignent,
> Mais ceux qui savent ne l'en aiment que mieux.

En latin toujours :

> En souvenir de son 75e anniversaire,
> C. G. Jung l'a exécutée et érigée en témoignage
> de reconnaissance, en l'an 1950.

J'ajoute que c'est en Provence que Mme Jung vécut alors qu'elle faisait ses études sur le Graal.

Le 27 septembre 1964, le professeur Cordier, doyen de la Faculté, inaugurait à la Salpêtrière l'exposition des « Médecins-Alchimistes », qui était en fait une présentation de l'alchimie, des appareils anciens, des matières utilisées, des manuscrits, des ouvrages et des estampes admirables.

Cette manifestation, organisée par les « Entretiens de Bichat », était un hommage rendu aux antiques chercheurs de secrets, qui nous ont donné tant de réalités pratiques. Car, comme l'a écrit Littré : « L'alchimie, chimérique sans doute en ses rêves de transmutation et de panacée, fut pourtant singulièrement féconde en faits positifs. »

Dans un village de Provence est une grande et ancienne maison, chargée d'histoire ; ses murs intérieurs sont marqués de graffiti, où l'on retrouve la barque d'Isis, le pentagramme, la date fatidique de Nostradamus et des symboles alchimiques identiques à ceux que cite Fulcanelli. Nous les avons photographiés ; leur déchiffrement est difficile. Qui les a gravés sur ces murs anciens? Qui a habité cette demeure? Est-ce une maison philosophale?

L'intérêt pour l'irrationnel peut paraître inutile et vain. Il permet en tout cas de mieux cerner le rationnel, d'en apprécier la grandeur, mais aussi d'en discerner les faiblesses. C'est aussi une approche de la connaissance de ces tenaces invariants de la pensée humaine, qui subsistent au travers des civilisations, du progrès, sans distinction de race ou de lieu. Rien n'empêche de rire avec Rabelais et Érasme lorsqu'ils

ironisent au sujet des faiseurs d'or. Rien n'empêche de partager la spiritualité d'une tendance vers l'ascèse, qu'elle soit taoïste ou chrétienne.

Il ne peut donc y avoir de conclusion à cet aspect éternel d'une voie de l'humanisme. Je terminerai par un salut à tous les hermétistes ; ils m'ont donné beaucoup. Et pour vous, qui avez si patiemment supporté cette causerie incomplète, je ne vous souhaite pas d'or, mais une longue vie et l'immortalité que vous pouvez espérer, par les moyens qu'il vous plaira de choisir.

Je vous remercie.

Henry SOULARD.

BIBLIOGRAPHIE

Henri MASPERO, *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine.*

BERTHELOT, Étude sur l'ouvrage de F. DE MÉLY, *Les lapidaires de l'Antiquité et du Moyen Age* (*Journal des Savants*, 1896).

Sir Gérard HEYM, Préface du *Dominicain blanc*, de G. MEYRINK, et lettres personnelles.

Dr PFIZMAIER, *Die Lösung der Leichname und Schwerter* (photocopie faite à l'Université de Heidelberg et transmise par le professeur Richard Moser).

Alchemy, The Alchemists, par F. SHERWOOD TAYLOR, Director of the Sciences Museum, Londres, Editor of *Ambix*, Journal of the Society for the study of Alchemy and Early Chemistry, Londres.

Serge HUTIN, Les techniques de rajeunissement et d'immortalité, *La tour Saint-Jacques*, nos 11-12.

Rév. G. A. STUART, *Chinese Materia Medica. Vegetable Kingdom*, Shangaï, 1911.

Dr Marc HAVEN, *Rituel de la maçonnerie égyptienne*, Nice, 1948.

J. EVOLA, *La tradition hermétique*, Paris, Éditions traditionnelles, 1963.

C. G. JUNG, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1966.

Wilfrid-René CHETTOUI, docteur de l'Université de Paris, diplômé de l'École nationale des Langues orientales, *Cagliostro et Catherine II.*